

Clarice Lispector

LA VILLE ASSIÉGÉE

Traduit du brésilien par
Jacques et Teresa Thiériot



des femmes
Antoinette Fouque

LA VILLE ASSIÉGÉE

CLARICE LISPECTOR

LA VILLE ASSIÉGÉE

Traduit du brésilien par
JACQUES *et* Teresa Thiériot

Publié avec le concours
du Centre National des Lettres

des femmes
Antoinette Fouque

© 1949, Clarice Lispector
Titre original : *A Cidade Sitiada*
© 1991, Des femmes
6, rue de Mézières, 75006 Paris
pour l'édition française.

ISBN PDF : 9782721008350
ISBN PNB PDF : 9782721008381

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*Dans le ciel, apprendre c'est voir.
Sur la terre, c'est se souvenir.*

PINDARE.

LA BUTTE DE LA PÂTURE

— Onze heures, dit le lieutenant Felipe.

Sur ces mots, à l'horloge de l'église retentit le premier son de cloche, doré, solennel. Un moment, la population eut l'impression d'entendre l'espace... l'étendard dans la main d'un ange s'immobilisa en trépidant. Mais soudain le feu d'artifice fusa et crépita parmi les tintements. La foule, arrachée du bref sommeil auquel elle avait succombé, s'agita brusquement et de nouveau des cris se répercutèrent dans le carrousel.

Au-dessus des têtes les lanternes s'embuaient, faisant trembloter la vision : les bazars gauchissaient et s'égouttaient. Quand Felipe et Lucrecia parvinrent à la grande roue, la cloche ébranlée sur la nuit emplit d'émotion la fête religieuse — les mouvements de la foule devinrent plus fébriles et plus libres. La population était accourue pour fêter le faubourg et son saint patron et dans le noir le parvis de l'église resplendissait. Mélangée à la poudre brûlée, l'odeur de groseille levait les visages pris de nausées et d'éblouissements. Les faces apparaissaient et disparaissaient tour à tour. Lucrecia se retrouva tout près d'un visage qui lui sourit. Il était difficile de savoir si ce sourire s'adressait à quelqu'un plongé dans l'ombre. La jeune fille

de même fit semblant de parler avec Felipe, mais en regardant un inconnu dans les yeux qu'emplissait la clarté d'un réverbère : quelle nuit ! dit-elle à l'étranger, et les deux visages hésitèrent. Le carrousel illuminait l'air à chaque tour, les lumières tombaient, tremblantes... Si un événement extraordinaire arrivait enfin dans le faubourg, il ferait irruption dans l'enceinte où jouait l'orphéon, où des enfants échappaient à la surveillance de leurs mères et crier serait un cri de plus : la place de l'église était fragile. Et accompagnait le crépitement des châtaignes dans le feu de joie. Somnolents, obstinés, les gens jouaient des coudes pour accéder au cercle silencieux qui s'était formé autour des flammes.

Une fois près du feu, ils s'arrêtaient et observaient, rougeooyants.

Les flammes épuraient les gestes, les énormes têtes bougeaient mécaniquement, doucement. Quelques participants de la procession de l'après-midi, qui avaient gardé leurs costumes soyeux et ajustés, se mêlaient aux spectateurs. Couronnée de carton, une petite fille insomniause secouait ses bouclettes — c'était samedi soir. Sous le chapeau, le visage à peine éclairé de Lucrécia apparaissait, tantôt délicat, tantôt monstrueux. Elle observait. Ses traits exprimaient une attention douce, sans malice, ses yeux sombres guettaient les métamorphoses du feu — une fleur ornait son chapeau.

Felipe l'entraîna de nouveau et tous deux à présent marchaient dans une direction inconnue en fendant la foule, poussant et tâtonnant. Lucrécia avait un sourire satisfait. Son visage voulait avancer mais son corps put à peine bouger parce que soudain la fête s'était resserrée, traversée par une contraction initiale lointaine. Elle essaya néanmoins de libérer une main et de redresser le chapeau qui de guingois sur un œil donnait à son visage joyeux un

air catastrophé. Mais Felipe la tenait par le coude, il la protégeait et il riait...

Le lieutenant dressait la tête au-dessus des autres et son rire montait vers le ciel.

La jeune fille ne supportait guère ce rire libre qui était une façon qu'avait l'étranger de mépriser la pauvre festivité de São Geraldo. Et pourtant elle-même n'arrivait pas à atteindre vraiment le cœur de la liesse qui semblait tantôt éclater dans le silence du feu tantôt s'épancher des rondes des petits chevaux — et elle cherchait du visage le lieu d'où jaillissait le plaisir. Où donc pouvait se trouver le cœur d'un faubourg ? Felipe était en uniforme. Sous prétexte de s'appuyer, la jeune fille promenait ses doigts sur les gros boutons, aveugle, attentive. Soudain ils se retrouvèrent hors de la fête.

Plongés dans le vide presque noir, car la foule s'agglutinait sur l'aire de l'orphéon comme dans un cercle délimité. Du dehors, c'était vraiment étrange d'observer les habitants qui se poussaient : ceux qui tournaient le dos au vide luttèrent somnambules pour entrer. Le jeune homme et la jeune fille regardaient en époussetant leurs vêtements. A ce moment-là l'horloge de la tour sonna au loin, paisible... L'horloge de l'église lui fit écho, plus puissante, mêlant ses coups à la délicatesse des autres heures. Inquiète, Lucrecia se mit aussitôt à marcher à pas pressés devant le lieutenant qui avait du mal à la suivre. Le principal événement de la nuit à São Geraldo n'avait même pas été annoncé, par miracle la petite ville était encore intacte. Felipe riait agacé : ne cours pas, petite fille ! Ils tournèrent le coin de la rue et débouchèrent sur la place de pierre. La tour de l'horloge tremblait encore.

La place était nue. Si méconnaissable au clair de lune que la jeune fille ne se reconnaissait pas. Felipe à son tour s'arrêta soulagé. Salopards ! s'exclama-t-il en repoussant

son képi en arrière. Le samedi était la nuit de plusieurs mondes : le lieutenant toussa et sa toux leur transmit successivement sa voix vide de mots. Les fenêtres tremblèrent au hennissement. Pas un souffle de vent. Malgré la lune, la statue équestre était plongée dans les ténèbres. On ne distinguait avec netteté qu'un détail, la pointe de l'épée du cavalier qui captait un miroitement figé. La clarté de la lune avait imprimé les mille portes muettes dans les portes. Et la place s'était médusée dans la posture contrefaite de l'instant où elle avait été touchée. C'était comme quand on entend la clarinette d'un aveugle, la même reminiscence froide... Les dalles presque révélées, que les bottines pouvaient tout juste effleurer. La jeune fille battit des mains... deux claquements qui se fragmentèrent aussitôt pour former une salve sourde — la place tout entière applaudissait. En moins d'une seconde, les éclats s'éparpillèrent et quelques-uns s'étouffèrent dans les ruelles estompées par l'obscurité. La jeune fille écouta, un peu hostile, des deux mains elle finit par enfoncer résolument le chapeau sur sa tête. Elle prit congé de Felipe en lui disant qu'il n'était pas convenable qu'on les voie ensemble.

Elle s'en repentit aussitôt, dès les premiers pas qu'elle fit seule, car c'était précisément ce que voulait São Geraldo. Elle marchait contenue, mécanique, s'essayant même à une certaine ironie. Mais les pas se multipliaient et la place de pierre marchait. Elle s'arrêta à l'improviste, renoua les lacets de ses bottines... Quand elle releva la tête, elle décida de ne pas négliger de regarder l'immeuble le plus étroit, la moindre ombre. Les magasins fermés par des rideaux de fer. Elle était délicate avec tous. Je touche même ce réverbère, pensa-t-elle plus confiante. Le réverbère était glacé.

Par moments, l'air apportait la musique du kiosque — l'orphéon proliférait sous les lumières jaunes. Mais le

son se retenait à l'orée des rues désertes. Lucrecia regarda également en l'air, avec une certaine insolence. Mais à chaque fenêtre de la ville déserte, un homme se balançait dans l'ombre des persiennes — les persiennes oscillaient. La petite jeune fille tremblait de peur d'être vivante. Certaines choses lui adressaient le même signe : l'absence de vent, un aveugle qui jouait, la clarté de la lune sur la pierre... elle se signa rapidement en voyant un gros rat qui se dorait au pied du réverbère. Des pas secs claquèrent. Le soldat rapetissé par la distance apparut à un coin de rue et disparut à un autre... le samedi soir appartenait aux ivrognes. Un bout de papier tremblotait sur le sol : alors elle se mit à courir avant que tout ne commençât, elle courut jusqu'à la porte de chez elle. Elle sonna longuement...

La stridence inattendue du son traversait l'espace obscur. La jeune fille semblait avoir tiré la sonnette d'une autre ville. Elle attendit un instant. Mais maintenant qu'elle s'était manifestée en sonnant, elle n'osait plus avoir le dos tourné : elle commença à frapper les poings fermés, le rat se baladait tranquillement près de la charrette endormie. Elle frappait et regardait le ciel — les nuages emportés dans leur course semblaient immobiles et la lune passait... elle frappait, frappait les poings fermés en regardant le ciel, ses cheveux poussaient d'ingénuité et d'horreur, c'était de plus en plus dangereux, les maisons debout... Enfin, du haut de l'escalier, on tira le cordon. En grinçant, la porte s'entrebâilla.

Alors les cloches soudain se secouèrent, leurs éclats de verre s'éparpillèrent du kiosque jusqu'à couvrir la ville, des feux d'artifice crépitèrent. Les choses se brisaient, le désastre juste avant qu'elle ne gagne son refuge — elle ferma durement la porte.

Peu à peu, dans l'ombre rassurante, elle se laissa aller. Elle était encore hérissée, pas question de toucher la moindre arête révoltée d'une chose, les montants tordus de la rampe. De même, São Geraldo avait grandi et elle vit — de bas en haut — l'immense escalier à monter. Les cloches sonnaient. Ding, dong, ding, dong, écouta-t-elle attentive. Elle imagina que les rues sans doute s'étaient toutes illuminées au son des cloches... La nuit à présent était en or. Lucrecia Neves avait réchappé.

La maison où elle habitait était transpercée par des canalisations et des fenêtres, ce qui la rendait très fragile — la jeune fille montait les marches que faisaient trembler les dernières vibrations des cloches.

Le faubourg de São Geraldo, en 192., mêlait déjà quelque progrès à l'odeur d'été. Au fur et à mesure que des fabriques se montaient dans les environs, le faubourg gagnait en vie propre sans que les habitants puissent dire quelle transformation les touchait. Se déplacer dès lors était devenu difficile à cause des embouteillages et on ne pouvait pas traverser une rue sans éviter une charrette tirée par des chevaux lents derrière laquelle une automobile impatiente klaxonnait en lâchant de la fumée. Même les crépuscules étaient maintenant enfumés et sanguinolents. Le matin, entre les camions qui se frayaient un passage vers la nouvelle usine, transportant du bois et du fer, on déchargeait le long du trottoir les bourriches de poisson arrivées au cours de la nuit de villes plus importantes. Des immeubles descendaient des femmes dépeignées avec des casseroles, on pesait les poissons presque à la main tandis que des vendeurs en manches de chemise criaient les prix. Et lorsque sur le joyeux mouvement du matin soufflait le

vent frais et troublant, on aurait dit que la population tout entière se préparait pour un embarquement.

A la tombée du jour, des coqs invisibles lançaient encore leurs cocoricos. Et, mélangée à la poussière métallique des fabriques, l'odeur des vaches engraisait le crépuscule. Mais le soir, les rues soudain désertes, on respirait alors le silence avec une sensation d'intranquillité, comme dans une ville. Et à chaque étage où clignotait une lumière, tous avaient l'air d'être assis. Les nuits sentaient le fumier et étaient fraîches. Parfois il pleuvait.

La vie tumultueuse de la rue du Marché était déplacée dans cette ambiance où un goût suranné régnait dans les vérandas en fer forgé, sur les façades plates des immeubles. Ainsi que dans la petite église dont la modeste architecture s'était dressée dans l'ancien silence. Mais peu à peu la place de pierre s'était perdue parmi les onomatopées dont les charretiers se servaient pour parler aux animaux. Pour répondre au besoin de plus en plus pressant de transports, des manades de chevaux avaient envahi le faubourg et chez les enfants encore campagnards s'éveillait l'envie secrète de galoper. Un jeune bai avait même décoché un coup de sabot mortel à un gamin. Et les gens regardaient l'endroit où l'enfant téméraire était mort avec un air de reproche dont à vrai dire ils ne savaient à qui l'adresser.

Des paniers aux bras, ils s'arrêtaient pour regarder.

Or un journal avait eu connaissance de ce drame et on lut avec une certaine fierté un entrefilet — qui ne manquait pas d'ironiser sur la lenteur avec laquelle se civilisaient un certain nombre de faubourgs — avec ce titre : LE CRIME DU CHEVAL DANS UN FAUBOURG.

C'était le premier nom clair qui apparaissait à São Gerardo et, quelqu'un ayant été enfin désigné, les habitants regardaient avec rancune et admiration les grands ani-

maux qui envahissaient au trot la ville plate. Et qui tout à coup s'arrêtaient en poussant de longs hennissements, les pattes sur les ruines. Inspirant par leurs naseaux sauvages comme s'ils avaient connu dans leur sang une autre époque.

Mais à deux heures de l'après-midi, les rues devenaient sèches et presque désertes, le soleil au lieu de révéler les choses les dissimulait dans la lumière, les trottoirs se prolongeaient à l'infini et São Geraldo devenait une grande ville. Trois femmes de pierre soutenaient le portail de l'édifice moderniste que des échafaudages oblitéraient encore : c'était le seul endroit à l'ombre. Un homme s'était posté en bas. Ah ! disait un oiseau en coupant obliquement l'intense lumière. En guise de réponse les trois femmes soutenaient l'édifice. Ah ! criait l'oiseau en s'éloignant au-dessus des toits. Un chien flairait les égouts illuminés. Des hommes disséminés — joueurs en chapeau de paille et cure-dent à la bouche — observaient. De la charbonnerie Couronne de Fer sortit une face noire aux yeux blancs. Lucrecia Neves plongeait la tête dans la fraîcheur de la charbonnerie, observa un instant. Quand elle la retira — le trottoir était là... Quelle réalité, voyait la jeune fille. Chaque chose. Elle tordit le cou façon de regarder. Chaque chose. Soudain, dans le silence du soleil, un couple de chevaux déboucha à un carrefour. Un instant ils se figèrent, les pattes de devant levées. Les bouches étincelant.

Tous les regardèrent de leurs postes, durs, séparés.

Une fois passé l'éblouissement de l'apparition, les chevaux courbèrent le cou, baissèrent les pattes — les traîne-savates en chapeau de paille se déplacèrent rapidement, une fenêtre claqua. Revigorée, Lucrecia entra dans l'épicerie.

Quand elle en sortit avec ses paquets, les rues s'étaient déjà transformées. Au lieu du vide du soleil, chaque chose bougeait à la recherche de ses propres formes en se servant des moindres ombres. Le faubourg était à présent insignifiant et minutieux : l'après-midi avait commencé. La brise frisottait toutes les eaux qu'elle trouvait. Un rideau de fer monta, déclenchant la première stridence, et la quincaillerie se dévoila : le magasin de choses. Plus un objet était vieux, plus il était dépouillé. La forme oubliée quand on s'en servait se dressait maintenant dans la vitrine et s'offrait à l'incompréhension des yeux — telle que l'observait la jeune fille, convoitant la petite boîte en faïence rose.

Il y avait deux fleurs peintes sur le couvercle.

Enfin l'ombre du manguier s'étira sur le trottoir. Arrivé à ce point, l'après-midi était devenu immuable. Quelques personnes pensèrent à un pique-nique. Mais renoncèrent à le faire : l'une resta plantée au coin de la rue, une autre regardait à travers le rideau d'une fenêtre, une autre recompta les mailles de son crochet.

Ce même jour, à l'heure où le soleil allait se coucher, l'or se répandit sur les nuages et sur les pierres. Les visages des habitants devinrent dorés comme des armures et de même brillaient leurs cheveux en désordre. Des fabriques empoussiérées n'arrêtaient pas de siffler, la roue d'une charrette s'enrichit d'un nimbe. Dans cet or pâli à la brise s'élevait une épée dégainée — ainsi se dressait la statue de la place. En passant par les rues allégées, les hommes dans la lumière semblaient venir de l'horizon et non pas du travail. Le faubourg de charbon et de fer s'était transporté sur le haut d'une colline, les branches des amandiers se balançaient. Des chevaux, la terre noire et le bassin asséché de la place avaient conféré une certaine arrogance aux habitants de São Geraldo. Et une audace qui faisait penser à la colère sans emportement. Les hommes se disaient

souvent les uns aux autres : qu'est-ce qu'il y a ? tu ne m'as jamais vu ? Ils avaient communément des yeux grisâtres et brillants comme des plaques.

Le dimanche matin, l'air sentait l'acier et les chiens aboyaient contre les gens qui sortaient de la messe. Et l'après-midi, aux premières angoisses d'un dimanche à la ville, les personnes bien propres dans la rue regardaient en l'air : dans un immeuble quelqu'un s'exerçait au saxophone. Elles écoutaient. Comme dans une ville, elles ne savaient déjà plus où aller.

Malgré le progrès, le faubourg recelait des lieux presque déserts, aux confins de la campagne. Qui très vite reçurent le nom de « promenades ». Et il y avait également des gens qui, invisibles dans la vie passée, prenaient maintenant une certaine importance simplement parce qu'ils se refusaient à la nouvelle ère. La vieille Efigénia habitait à une heure de marche de la Cancela. Après la mort de son mari, elle avait continué d'entretenir le petit élevage, ne voulant pas tremper dans le péché naissant. Elle ne se rendait rue du Marché que pour déposer ses bidons de lait et pourtant elle était devenue un peu maîtresse de São Geraldo. Si elle s'arrêtait devant un magasin, le regard sec qui apparemment n'avait pas besoin de voir, on lui demandait avec un rire embarrassé comment allaient les choses, comme si elle pouvait en savoir plus que tout le monde. Car du développement même de São Geraldo était née une timide envie de spiritualité dont l'AJFSG était un des résultats. Quand Efigénia disait qu'elle se réveillait à l'aube, elle suscitait une grande inquiétude chez les commerçants qui, en leur qualité de chefs, commençaient à dire : São Geraldo a besoin d'un comité directeur. Même si la vie spirituelle que vaguement ils attribuaient à Efigénia semblait tout compte fait se résumer à ne pas affirmer et ne pas nier, à ne même pas parler d'elle, à ce de-

gré d'austérité où elle était parvenue. A être taciturne et dure comme cela arrivait à des personnes qui n'avaient jamais eu besoin de penser. Alors qu'à São Geraldo on commençait à parler beaucoup.

Ce fut à cette époque de brise et d'indécision, à ce moment de ville encore à peine née, lorsque le vent est un présage et que le clair de lune horrifie par son signe — ce fut dans la friche de la nouvelle ère que naquit et mourut l'Association de Jeunesse féminine de São Geraldo. Au début dédié à la charité, le groupe — fouaillé par les moteurs de l'usine, interrompu par le passage des chevaux et les sifflements soudains des fabriques — se mit inopinément à avoir son propre hymne et, par suite d'un revirement qui étonna même les membres, son but fut désormais d'ennobler les choses belles. L'Association se serait peut-être limitée à organiser des tombolas et des passe-temps s'il n'y avait pas eu Cristina qui allumait un feu vide et destiné au vide où se consumeraient les militantes au nom de l'âme qui doit progresser. Jour après jour, les jeunes filles se réunissaient avec une ardeur à vrai dire déjà sans cause. L'après-midi, on voyait entrer dans le local de l'association des groupes pressés de jeunes filles petites, hanches basses et cheveux longs, le type féminin de cette zone. Au nom d'une espérance déjà stupéfiante, elles s'aiguilonnaient et se manifestaient dans l'hymne qui parlait avec une violence mal contenue de la joie des fleurs, du dimanche et du bien. Elles avaient peur de la ville qui naissait. Le dimanche en chanson, elles cousaient, à midi s'arrêtaient suffoquées et se passaient la main sur les lèvres qu'ombrageait un duvet ; elles se couchaient de bonne heure. Et dans la grande nuit de São Geraldo il arrivait enfin quelque chose dont elles essayaient en vain durant le jour de chanter le sens confus et empoussiéré, bouches ouvertes. A l'écoute dans le sommeil, se retournant, ne

pouvant répondre à l'appel qu'elles recevaient, troublées par l'importance irremplaçable de chaque chose et de chaque être dans une ville qui naît. Mais Cristina les galvaniserait lors de la prochaine réunion. Sa présence suffisait à secouer le groupe et très vite elles formaient des projets de pureté et d'amour pour l'âme et, dans la pénombre de la salle de réunion, aucun mot plus clair ne pouvait être prononcé, elles étaient toutes excitées à suivre le chemin du bien : Cristina est notre avant-garde, disaient-elles en souriant. C'était une tentative sournoise de l'esprit du côté où celui-ci s'y attendait le moins. Pour sa part Cristina, avec la vivacité de son intelligence, établissait de nouveaux principes : la vie que l'on mène au-dedans n'est pas la vie terrestre, disait-elle, le sacrifice de la chair consiste à se réaliser comme chair, disait-elle. Les fabriques sifflaient pour annoncer la fin du travail. Peu après, on entendait aussi les rideaux de fer descendre — mais les jeunes filles avaient du mal à se séparer et dans la salle déjà sombre elles bougeaient sans savoir que faire.

Cristina était une jeune fille petite comme une femme devait être, un peu grosse comme devrait être une femme. C'était la jeune fille la plus évoluée du faubourg. Et pourtant elle n'attirait guère le regard des hommes. Ceux-ci, plus innocents et plus loyaux que les femmes de São Geraldo, s'approchaient d'elle poussés par une certaine curiosité : elle sentait le lait, la sueur, le linge de corps — ils se contentaient de la flairer et s'éloignaient.

Quand Lucrecia entra à l'AJFSG, elle trouva des sociétaires qui se donnaient tellement de liberté spirituelle qu'elles ne savaient plus quoi être. A force de s'extérioriser elles avaient fini, comme les fleurs qu'elles chantaient, par prendre un sens qui dépassait l'existence de chacune, agitées comme les rues déjà inquiètes de São Geraldo. Enfin

Payot & Rivages

Le Seul Moyen de vivre, Lettres, 2008

ET AUSSI

des femmes-Antoinette Fouque

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde,*
Clarice Lispector, une biographie, 2012

Chroniques,
Édition complète sous la direction de Benjamin
Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

La Passion selon G. H., lu par Anouk Aimée, 1983

Liens de famille, lu par Chiara Mastroianni, 1989

L'Imitation de la rose, lu par Hélène Fillières, 2008

Amour et autres nouvelles, lu par Fanny Ardant,
2015

L'Heure de l'étoile, lu par Sterenn Guirriec, 2020

LA VILLE ASSIEGEE _____

"La jeune fille et le cheval représentaient les deux races de constructeurs qui instaurèrent la tradition de la future métropole ; l'une et l'autre auraient pu servir d'armes pour son blason. L'infime fonction de la jeune fille à son époque était une fonction archaïque qui renaît chaque fois que se forme une bourgade... Tout ce qu'elle voyait était *quelque chose*. Pour elle et pour un cheval l'impression était l'expression. En vérité une fonction plutôt fruste : elle donnait le nom intime des choses... Et plus tard on regarderait les choses par ce nom. La réalité avait besoin de la jeune fille pour avoir une forme."

C. L.

Clarice Lispector a 24 ans quand elle publie La ville assiégée, après Le lustre et Près du cœur sauvage, son premier roman. C'est le onzième titre paru aux éditions Des femmes qui ont entrepris de traduire l'intégralité de son œuvre.